L'IROQUOISE

DE

CAUGHNAWAGA

PAR

H. Emile Chevalier

Montreal

JOHN LOVELL, EDITEUR-IMPRIMEUR

BUREAU DU "CANADA DIRECTORY," RUE ST. NICOLAS

1858

269220

L'IROQUOISE

DE

CAUGHNAWAGA.

I.

On était à la fin de juin 1802.

Six heures du soir avaient sonné sur la clochette de la petite chapelle du village de Lachine.

Le soleil secouait ses gerbes d'or au front des grands érables qui miraient leurs têtes chevelues dans les ondes du St. Laurent ; la brise murmurait un hymne séraphique dans les rameaux touffus et ridait par ses baisers frémissants la face argentée du beau fleuve. Aux suaves harmonies du rossignol se mariaient le gazouillement du *goglu* et au bêlement lointain des troupeaux dispersés dans les vastes prairies ; mille exhalaisons parfumées embaumaient l'air ; toute la nature semblait enivrée d'amour et d'ambroisie.

Assise, au pied d'un chêne, dont les branches formaient au-dessus d'elle un dais ombreux, une jeune indienne contemplait silencieusement le magnifique spectacle du coucher de l'astre du jour dans son lit de pourpre et d'azur.

Elle s'appelait Oroboa, avait été surnommée *la Flèche-rapide*, et appartenait aux derniers rejetons de cette belliqueuse race iroquoise, dont on trouve encore quelques familles bâtardes, près du Sault St. Louis, à quelques lieues de Montréal.

Oroboa, *la Flèche-rapide*, était une belle et vaillante fille. Son visage étincelait de hardiesse ; sa taille semblait avoir ravi à la beauté toutes les richesses qu'elle accorde avaricieusement même à ses privilégiés.

Un petit chapeau d'écorces. fantasquement orné de coquillages ou *wampums*, et de plumes d'oiseaux couvrait sa chevelure, dont les boucles soyeuses, plus noires que le jais, plus brillantes que les reflets du raisin de Corinthe, tombaient en grappes pressées, sur un col qu'on eût dit ciselé par la main des Grâces. Dans le cadre de cette chevelure, saillissaient les contours d'une figure où la noblesse de l'expression le disputait à la sensibilité du regard. Rien de symétrique, cependant, sur la physionomie d'Oroboa. Les lignes étaient incorrectes, un peu dures ; mais dans

ses grands yeux bruns rayonnait la vive flamme de la sensibilité, et, à travers le délicat tissu de sa peau brune, on voyait circuler un sang chaleureux, et plein d'ardeur.

Oroboa portait le costume des femmes de sa tribu ; une légère tunique bleue serrée à la ceinture par une guirlande de coquillages et bordée par un liseret écarlate ; sur ses épaules flottait la couverte nationale ; autour de ses poignets s'enroulaient divers anneaux de verroterie ; des *mittas*, aux coutures chatoyantes, emprisonnaient ses jambes fines, nerveuses, et son pied mignon était caché par un mocassin de drap rouge, brodé de fausses perles.

A l'agilité merveilleuse de ses pieds Oroboa devait son surnom de *la Flèche-rapide.*

Après une demi-heure de recueillement muet, l'Indienne se leva vivement, et, courant vers la plage, mit à flot un canot d'écorce échoué sur le sable doré de la grève.

Quand les vagues moutonneuses vinrent lécher l'avant du frêle esquif, Oroboa sauta dedans, et avec quelques coups de pagaie, s'éloigna de la rive.

Alors le soleil achevait d'éteindre ses feux à l'horizon, mais le temps avait changé brusquement ; quelques gros nuages d'un bleu sombre, aux franges cuivrées, se traînaient vers l'occident ; le concert

des hôtes des bois était interrompu ; l'on n'entendait que le gloussement de quelques oiseaux aquatiques, et le mugissement des eaux courroucées, se brisant contre les récifs des *Rapides*.

Bientôt le vent s'éleva, saccadé, impétueux !

Pourtant l'Iroquoise avait gagné le courant du fleuve et se laissait aller à la dérive, sans souci de la tempête qui amoncelait ses menaces autour d'elle.

Son canot, habilement dirigé, glissait sur les abîmes avec la téméraire légèreté de l'hirondelle franchissant, à tire d'aile, les mers profondes.

Et la *Flèche-rapide* chantait d'une voix lente et mesurée.

" Vole, vole, agile canot ! ne crains point le bruit du vent ; car le *Grand Esprit* veille sur nous. Il est plus puissant que les ouragans. Il protège la fille du *Serpent-gris*.

" Vole, vole, agile canot ! ne crains pas Matchimanitou ; car je lui ai offert la sagamité. Il est méchant, mais il est apaisé. Il protége la fille du *Serpent-gris*.

" Vole, vole, agile canot ! J'ai vu un oiarou en songe. Nous atteindrons sûrement et promptement l'anse du repos, car la voix du jeune chef, au visage pâle, nous appelle. Il aime la fille du *Serpent-gris*.

"Vole, vole donc, agile canot ! Ne sens-tu pas qu'Oroboa te conduit ? que son cœur est brûlant d'impatience, qu'elle a soif de voir, d'écouter son Manitou ; car la fille du *Serpent-gris* aime le jeune chef au visage pâle !"

Comme l'Indienne achevait cette stance, une rafale plus violente que les précédentes, prit l'esquif en travers et le jeta sur une pointe de rocher à fleur d'eau.

La *Flèche-rapide* n'eut que le loisir de s'accrocher aux anfractuosités du roc, pour ne pas être entraînée dans le gouffre des *Rapides* qui grondaient à quelques verges de distance.

Quant au canot, il ne tarda guère à disparaître au milieu d'un tourbillon d'écume.

Il fallait une vigueur musculaire surhumaine pour résister à la fureur des eaux. Mais l'Iroquoise possédait cette vigueur, au plus haut degré. De plus, elle était accoutumée à de semblables naufrages.

Profitant des dernières lueurs du jour qui s'évanouissait insensiblement sous le manteau de la nuit, et s'armant de sang-froid, elle se traîna tantôt à la nage, tantôt à pied, parmi les écueils, et, après des efforts inouïs, elle aborda à quelque distance du ruisseau de la prairie de la Madelaine (aujourd'hui Laprairie).

Les vêtements de la *Flèche-rapide* dégouttaient d'eau; elle avait perdu son gentil chapeau d'écorce; dans sa périlleuse traversée, et ses cheveux, libres de tout frein, flottaient épars au souffle des vents.

Sans reprendre haleine, elle traversa le ruisseau, et s'engagea à travers cette plaine herbageuse et marécageuse qui s'étendait jusqu'à la chapelle de St. Lambert.

Quoique l'intervalle fût de quatre milles environ, et quoique le sol présentât mille obstacles, comme des plantes rampantes, et des lianes entrelacées, des portions de terrain mouvantes et défoncées, la *Flèche-rapide* dépensa moins de quarante minutes pour le franchir.

Elle avait conservé la religion superstitieuse de ses aïeux; pourtant les pompes sacrées du christianisme faisant impression sur son esprit et quand elle passa devant l'église de St. Lambert, Oroboa s'arrêtant, fit un signe de croix.

Puis elle reprit sa course et la poursuivit opiniâtrément jusqu'en face de l'ile St. Hélène.

II.

Arthur de Léry était fils d'un Français établi en Canada au commencement de 1775, et d'une canadienne que le Français avait épousée vers 1781. A l'époque où commence cette histoire, Arthur avait vingt ans.

Comme homme, il jouissait de nombreux avantages physiques ; comme membre de la colonie anglaise, il avait en perspective une fortune considérable.

Par malheur, un caractère frivole et des mœurs libidineuses pouvaient assombrir, quelque jour, la splendeur du ciel sous lequel Arthur de Léry coulait son existence.

Son père, commerçant honnête et sévère, envisageait avec douleur l'avenir que se préparait inconsidérément son unique enfant. Maintes fois, il avait essayé de le ramener à la raison, par des conseils sages autant qu'affectueux. Mais Arthur n'avait tenu compte de ces prudentes exhortations. La rigueur même l'avait trouvé insensible, et il continuait le cours de ses débordements, au grand scandale des habitants de Montréal.

Néanmoins, malgré ses défauts, le jeune de Léry se recommandait par beaucoup des qualités qui plaisent aux femmes.

Il était brave, jusqu'à l'audace ; d'une force herculéenne ; cavalier infatigable ; danseur élégant ; musicien consommé et beau diseur.

" Arthur est un aimable polisson," disaient certaines dames charitables, dont les manières se ressentaient de la dissolution que le règne de Louis XV avait exportée jusque dans l'Amérique Septentrionale.

D'autres, plus rigides, et surtout plus vieilles, l'avaient banni de leurs cercles et fulminaient contre sa conduite tous les anathèmes de la médisance, voire même de la calomnie, car il est sans exemple qu'une médisance colportée de bouche en bouche n'ait pas dégénérée en calomnie.

Nous livrons cette réflexion aux commentaires des langues affamées.

Or, il advint qu'un dimanche du mois d'avril 1802, Arthur de Léry sauva la vie à une jeune Iroquoise du Sault St. Louis.

Voici en quelles circonstances :

L'Iroquoise cheminait le long des quais, lorsque tout-à-coup, d'une des rues perpendiculaires déboucha un bœuf, aux cornes duquel des enfants

malicieux avaient attaché un mouchoir cramoisi. L'animal enragé se rue sur l'Indienne, lui porte un coup dans la région des fausses côtes et la lance, évanouie, dans le St. Laurent.

A l'exception d'Arthur qui flânait au bord du fleuve, les quais étaient absolument déserts.

Il fut témoin de l'accident essuyé par la jeune fille.

Ne consultant que son courage, il se jeta aussitôt à l'eau, et, après plusieurs tentatives infructueuses, réussit à rapporter l'Indienne sur le rivage.

Elle ne donnait aucun signe de vie, et, de sa blessure, le sang coulait avec abondance.

Arthur la fit transférer chez son père où tous les soins qu'exigeait son état lui furent prodigués. Elle recouvra les sens et plus tard la santé. Durant sa convalescence, le jeune de Léry s'éprit d'amour pour celle qu'il avait arrachée à la mort. Confiante dans la parole de son libérateur, et se croyant peut-être obligée par la gratitude, la jeune Iroquoise s'abandonna aux charmes du sentiment qu'elle inspirait. Puis, cette nature sauvage, une fois embrasée, ses passions ne connurent plus de borne.

Elle aima comme aiment les esprits incultes, aveuglément, avec ardeur, avec frénésie !

Arthur qui, d'abord, avait pris plaisir à faire vibrer sous ses doigts les cordes sensitives de ce

cœur vierge et enthousiaste, fut enfin effrayé de la violence des sons qu'elles rendaient.

Il pensa qu'il fallait rompre petit à petit, et pour cela il engagea son amante à retourner au cantonnement du Sault St. Louis, en lui jurant d'avoir avec elle de fréquentes entrevues.

L'Indienne le considérait comme un Dieu ; elle accéda à ses prières, et revint parmi les siens, sans imaginer qu'il pût jamais la tromper.

III.

Revenons à Oroboa.

En arrivant devant l'île St. Hélène, elle poussa un cri de joie, se mit incontinent à la nage, décrivit une courbe afin d'éviter l'impétuosité du courant et vint atterrir dans une petite baie, au sud de l'île.

Il était environ onze heures.

Les ténèbres de la nuit avaient une opacité impénétrable et le vent hurlait plaintivement à travers les branches des arbres séculaires dont l'île est plantée.

La *Flèche-rapide* ne s'inquiéta ni de la profondeur des ombres, ni des gémissements de la tempête. Elle s'élança dans le fourré, et, assurant sa marche avec autant de facilité qu'un nyctalope, elle gagna, en droite ligne, une hutte élevée sur la rive septentrionale.

Dans cette hutte, éclairée par une lanterne, on voyait un jeune homme, de bonne mine, assis à terre, son fusil entre les jambes, et caressant un beau lévrier couché auprès de lui.

Sans doute le chien connaissait l'Indienne, car lorsqu'elle entra dans la cabane, il se leva, bondit à sa rencontre avec un joyeux aboiement.

Le jeune homme ne bougea pas ; et un sourire d'ennui arqua sa lèvre dédaigneuse, quand l'Iroquoise, s'agenouillant à ses pieds, lui baisa les mains.

—Mon ami pardonnera à la *Flèche-rapide* de l'avoir fait attendre, dit-elle, sans oser lever les yeux vers l'objet de son adoration.

—Que vous est-il arrivé ? demanda Arthur, en remarquant que les vêtements de l'Indienne étaient complètement mouillés.

—La *Flèche-rapide*, répondit Oroboa, avait offert des sacrifices aux Grands-Esprits, avant de partir pour honorer le Manitou de son cœur, et les Grands-Esprits ont favorisé le voyage de la *Flèche-rapide.* Mais son agile canot d'écorce a été victime du courroux d'Atahensie qu'elle avait oublié d'implorer.

—Votre canot a chaviré ! dit Arthur avec plus d'étonnement que de chagrin.

Le ton qu'il donna à ces paroles sentait tellement la fatigue qu'Oroboa tressaillit.

—Mon ami est-il fâché contre la *Flèche-rapide ?* interrogea-t-elle en lançant pour la première fois, un regard au jeune homme.

—Fâché, moi ! contre vous, oh ! non ! répliqua distraitement Arthur.

Puis il continua d'un accent plus animé :

—N'es-tu pas la fleur de mon âme, Oroboa !

N'aimé-je pas en toi tous ces attraits que la nature a refusés aux femmes de ma race ? Où pourrait-on trouver, plus opulente chevelure, taille plus aérienne, peau plus satinée ? Et cette intrépidité qui te place au premier rang parmi les filles des valeureux Iroquois, et cet amour que j'ai su t'inspirer ne sont-ils pas les sûrs garants du bonheur que me cause ta présence ?

Il n'en fallait pas tant pour rassénérer l'esprit soupçonneux de l'Indienne. Rougissante d'orgueil, elle prit dans ses mains les mains d'Arthur.

—Peut-être, dit-elle, les ossements de mes pères sont-ils irrités de mon amour, pour mon frère au visage pâle ; mais, afin de les appaiser, j'immolerai sur leur tombe trois chiens, autant d'oiseaux et j'offrirai à leurs mânes des épis de maïs et des colliers de porcelaine.

De Léry ne répondit pas : il semblait qu'une idée importune l'obsédât, depuis le commencement de l'entretien.

—Qu'a donc mon frère bien-aimé ? dit Oroboa, s'apercevant de cette distraction.

—Une triste nouvelle à vous annoncer, repartit-il enfin.

Les yeux de la *sauvagesse* brillèrent d'un fauve éclat.

—Je vais être obligé de vous quitter, Oroboa, poursuivit Arthur d'un accent presque ému.

—Me quitter! s'écria l'Iroquise, en rejetant la tête en arrière.

—Oui... pour quelques mois.

Oroboa pâlit, elle se dressa de toute sa hauteur, et, croisant les bras sur sa poitrine, elle dit d'une voix frémissante et entrecoupée :

—L'esprit des songes n'avait point menti. Le jeune chef au visage pâle n'aime plus la fille du *Serpent-gris.* La fille du *Serpent-gris* se vengera!

—Je reviendrai, essaya de Léry.

L'Indienne secoua la tête.

—Le daim qui abandonne la daine ne revient plus se rafraîchir avec elle au même ruisseau, dit-elle rapidement. Mon frère, tu ne m'aimes plus. N'ajoute pas le mensonge à l'inconstance. Mais souviens-toi que la fille du *Serpent-gris* se vengera. Elle t'épargnera, parceque tu lui as sauvé la vie, mais malheur, malheur, malheur, à celle qui a ravi ton amour à la *Flèche-rapide!*

Après cette menace qui fit trembler son amant (car il savait quelle inflexible fidélité les Indiens apportent à l'accomplissement d'une vengeance), Oroboa s'enfuit avec la célérité de l'élan.

....

L'aurore se dégageait des vapeurs humides et

blanchâtres du crépuscule, quand la jeune fille rentra au village du Sault St. Louis.

Elle avait les traits décomposés, les vêtements trempés d'eau, souillés de fange.

Un Indien qui paraissait guetter son retour l'arrêta par le bras au moment où elle soulevait la porte de son wigwam.

C'était un homme de haute taille, jeune encore, mais à l'extérieur repoussant. Son front fuyant, son nez proéminent et son menton rentrant l'avaient fait surnommer la *Tête-de-renard*.

Il avait un costume bizarre, formé d'oripeaux et de plumes, aux nuances tranchées. Son chef était couvert par une sorte de diadème en arrêtes de poisson et des cartilages de son nez deux anneaux pendaient sur sa poitrine. Ses bras et ses jambes tatoués représentaient son *moko*, par des peintures burlesques et monstrueuses.

Il exerçait dans la tribu Iroquise du Sault St. Louis la profession de sorcier.

—La *Tête-de-renard* doit la vérité à la *Flèche-rapide*, dit-il avec une emphase particulière. La *Tête-de-renard* a consulté les Esprits pendant que la *Flèche-rapide* discourait avec le fils des ennemis des quatre nations, et les Esprits ont dit à la *Tête-de-renard*, que des catastrophes épouvantables

étaient réservées aux enfants des Sagamos qui entretiennent des relations avec les pâles visages campés sur l'autre rive de Ladauanna. (*)

—Les esprits voient clair dans l'avenir, répliqua sourdement Oroboa. Malheur à la *Flèche-rapide !*

—Pourquoi ? fit le sorcier. La *Flèche-rapide* est aimée des Esprits, comme la fleur est aimée du soleil. On a insulté ma sœur. Le lâche qui l'a blessé seul encourra la fureur d'Agaskoui.

—Qui a dit à la *Tête-de-renard* qu'on avait insulté la *Flèche-rapide ?* s'écria Oroboa surprise.

—Qui ? sinon Ouahiche qui découvre tous les secrets aux prêtres iroquois !

—Et qu'a-t-il découvert à la *Tête-de-renard ?*

—Le sorcier répliqua, en s'agitant comme un énergumène :

—La *Flèche-rapide* aime un fils des visages pâles ; il la trompe, car il en aime une autre qu'il mènera bientôt dans sa cabane, après en avoir fait sa femme !

—Sa femme ! non, exclama la jeune fille ; non, elle ne sera pas sa femme ! La *Flèche-rapide* se vengera !

—Je sais un moyen de vengeance, dit le sauvage.

(*) Nom que les sauvages de l'Amérique du Nord donnaient au St. Laurent.

—Enseigne-le-moi.

—Que me donnera la *Flèche-rapide* en récompense ?

—Tout ce que la *Tête-de-renard* voudra.

—La *Tête-de-renard* ne veut qu'une chose, répondit le sorcier avec des yeux étincelants de convoitise ; il aime la *Flèche-rapide*, et si ma sœur consent à devenir l'ornement de son wigwam, il lui indiquera le moyen de perdre le fils des visages pâles.

A cette proposition, Oroboa répondit par un geste de dégoût. Soudain, comme saisie d'un accès de folie, elle s'écria, en attirant le sorcier dans sa hutte :

—Viens, viens ; que la *Flèche-rapide* soit vengée et elle t'appartiendra.

IV.

Les salons ruissellent de lumières, l'air est embaumé de senteurs exotiques, les accords d'une valse entraînante transportent tous les cœurs; l'éclat des parures éblouit les yeux; les femmes, animées, folâtres, se livrent à la gaîté; les hommes se pressent autour d'elles, comme un essaim d'abeilles autour d'un parterre de fleurs; le plaisir resplendit dans tous les regards, se traduit dans toutes les paroles, bat dans toutes les poitrines!

Oh! c'est ravissante soirée, allez! que celle où l'on célèbre les fiançailles de deux jeunes gens que la nature et la fortune ont traités en enfants gâtés!

Et tels étaient à coup sûr Arthur De Léry et Malvina C***.

Voyez-vous la jeune fille? Quelle pureté dans ce front angélique! quel calme dans ces yeux chastement voilés par de longs cils; que de promesses renferme cette petite bouche carminée comme la rose du Bengale, humide et fraîche comme les larmes que l'aube matinale verse joyeusement sur les filles de la végétation! Et quels rêves ne faites-vous pas en voyant cette taille plus

élancée que la tige du lis, plus flexible que l'acier ! Mon Dieu ! vous admirez comme nous, les trésors intellectuels que font présager tant de perfections physiques accumulées sur une même personne et enviez en rien le bonheur d'Arthur qui, dans huit jours, sera l'époux de la divine Malvina C***.

Et vous avez raison ! car si belles que soient les formes extérieures de Malvina, plus belle encore, oh ! bien plus belle est son âme. C'est le temple de la vertu, l'écrin des brillantes qualités, la serre-chaude de la poésie !

La valse tourbillonne ; valseurs et valseuses rivalisent d'entrain, de bonne humeur. Mais ni Arthur, ni Malvina ne prennent part à ces réjouissances bruyantes.

Ils viennent de quitter le bal.

Appuyés l'un contre l'autre à la rampe d'un balcon placé derrière les salons, et éclairés par les lueurs de la lune qui les admire en silence, ils échangent une de ces causeries mimiques où les phrases se traduisent par les monosyllables, les mots par des soupirs.

Qui de nous ne regrette un de ces moments si fugitifs, si rares, vertes oasis que la Providence place parfois sur nos pas, pour nous aider à parcourir le désert de la vie !

Il doit être bien désespérément malheureux celui qui n'a point rencontré semblable lieu pour rafraîchir son front brûlant et reposer ses membres brisés de fatigue ! mais il doit être bien plus malheureux encore celui qui n'aspire pas à ce court sommeil des douleurs terrestres et n'en a jamais joui.

—Ah ! je ne croyais pas que tant de félicité fût notre partage, disait Arthur avec un accent passionné !

—Moi, aussi, répliqua la jeune fille, je remercie le bon Dieu, pour les joies qu'il ne cesse de nous accorder. Que sa céleste bienfaisance est donc inépuisable, dites ? et que nous sommes peu dignes des grâces qu'il répand à profusion sur nos têtes !

De Léry pressa la main de sa fiancée sur son cœur ; puis tous deux demeurèrent, pendant quelques minutes, noyés dans une magnétique extase.

Tout-à-coup, Malvina tressaillit.

—Qu'est-ce ? qu'avez-vous, chère âme ? s'écria Arthur sentant par le contact des doigts de la jeune fille le frémissement qui courait dans ses veines.

—Rien, dit-elle, avec effort, mais il m'a semblé voir remuer les branches de ce buisson.

En articulant ces mots d'une voix tremblante Malvina indiquait à son *cavalier* un gros buisson d'aubépine qui avait crû au-dessous du balcon.

—Petite folle, dit le jeune homme, d'un ton souriant, c'est la brise du soir dont l'aile caresse les blanches fleurs de cet arbrisseau.

—Pensez-vous ?

—Je vais descendre, pour vous en convaincre.

—Oh ! non, restez, restez, Arthur ! n'allez pas là, et rentrons au salon.

—Mais qu'avez-vous vu ? fit de Léry quelque peu inquiété.

—Rien, en vérité ; comme vous dites, je suis une petite folle. Mais ne demeurons pas davantage ici ; la fraîcheur de la nuit commence à me gagner.

Et ils rentrèrent au bal en se parlant tout bas.

Au même instant, un cri étouffé partit à quelque distance du balcon ; mais, soit qu'il fût couvert par les accords de la valse, soit que les deux jeunes gens fussent trop émus pour s'occuper du monde extérieur, aucun d'eux ne l'entendit.

VI.

L'heure du mystère, minuit, a sonné.

Dans une petite chambre à coucher virginalement tendue de satin blanc, et embellie de ces charmants riens, dont les femmes aiment à s'entourer, nous retrouverons Malvina C***.

La jeune fille est agenouillée devant son prie-Dieu. Ses yeux sont tournés vers une image de la Vierge, et ses lèvres, interprète d'un cœur pur et vertueux, murmurent une oraison à la sainte mère de notre Sauveur.

Aimable orpheline, elle prie pour ses parents morts depuis bien des années déjà ; elle intercède en faveur de ceux qu'elle aime ici-bas, et, dans son amour pour ses semblables, elle appelle sur eux la clémence céleste.

Son invocation terminée, Malvina se mit au lit où le sommeil ne tarda guère à clore ses paupières. Une veilleuse reflétait dans l'appartement des lueurs molles et dorées, et tout paraissait reposer dans le calme des songes agréables.

Cependant, ce calme n'était qu'apparent, car des passions, de terribles passions s'étaient cachées dans

la chambre de la pauvre Malvina. A peine une respiration régulière et cadencée eut-elle annoncé qu'elle dormait, que de dessous sa couchette sortit, en glissant légèrement comme la vipère, un corps mince, effilé, qui se leva d'un seul bond, et sans bruit, lorsqu'il fut arrivé au milieu de la chambre.

C'était une Indienne, une Iroquoise ! c'était Oroboa, la *Flèche-rapide !*

Oui, c'était la *Flèche-rapide !* mais qu'elle était changée ! un feu sombre flamboyait dans ses prunelles, les pommettes de ses joues étaient marbrées de taches verdâtres, et dans ses vêtements régnait un désordre inconcevable.

La *Flèche-rapide* s'avança sur la pointe du pied vers le lit.

La délicieuse tête de Malvina, demi-perdue, dans un flot de dentelles, rivalisait de séductions avec la *Dormeuse* de Léonard. Imaginer une expression plus radieuse eût été impossible ! Le bras de la jeune fille, vivante guirlande d'albâtre, s'arrondissait autour de sa tête, et un sourire de contentement découvrait ses dents, dont l'ivoire eût envié la blancheur.

Oroboa, aussi, souriait, en fixant la vierge endormie ; mais son sourire était sardonique, effrayant à voir.

—La fille pâle est bien belle, plus belle que la fille du *Serpent-gris*, murmura-t-elle. Pourtant la fille pâle n'épousera pas le jeune chef aimé de la *Flèche-rapide.*

A cet instant, Malvina prononça un nom, et fit un mouvement.

Les narines de l'Indienne frissonnèrent de rage; elle venait d'entendre distinctement le nom d'Arthur!

—Oroboa va se venger! murmura-t-elle encore avec un ricanement diabolique.

Et, tirant de sa tunique une longue arrête aigüe, elle se pencha sur la couche de la jeune fille, et la piqua légèrement au-dessus de l'épaule.

Malvina poussa un cri, mais ne s'éveilla point.

VII.

Un jour de la semaine dernière, nous errions tristement dans le cimetière catholique de Montréal. Le temps était froid, le ciel couvert et sombre. Mille pensées se heurtaient dans notre esprit, à la vue de ce champ des morts, dont la surface flétrie porte les marques de la désolation, où des tombes brisées, informes, dressent leurs lugubres bras, au milieu des grandes herbes et des ronces.

Nous nous demandions, pourquoi, dans une ville aussi pieuse que la nôtre, les citoyens ne se réunissaient pas pour créer un asile plus digne aux cendres de leurs pères, et, le cœur abreuvé d'amertume, nous reprochions aux vivants l'oubli des morts(*), quand notre vue s'arrêta sur une pierre moussue à demi-enfoncée sous un écheveau de liserons et autres plantes grimpantes. Quelle attraction soudaine nous poussa vers ce memento d'un autre âge pour

* Depuis que ceci est écrit, un nouveau cimetière a été établi : il occupe un vaste emplacement ; la surintendance en est confiée à M. Simays, jeune homme d'une belle intelligence, et qui, nous l'espérons, donnera à ce cimetière tous les pieux embellissements que l'on aime à trouver au séjour des morts.

y chercher l'épitaphe ; nous ne saurions le dire, mais, après avoir écarté des convolvulus, nous parvînmes à déchiffrer l'inscription suivante :

MALVINA C***

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

1802.

Dirai-je que je sentis une larme mouiller ma paupière, en lisant cette simple épitaphe, mystère gravé sur un autre mystère ! souvenir sans mémoire, titre d'un livre aux lignes effacées !

Et le soir, dans une réunion, je parlai de ma promenade au cimetière, de la tombe où j'avais songé longuement.

Il y avait là un vieillard que, tous, vous connaissez bien ; car il a souvent charmé vos veillées par le rappel d'une légende oubliée, et plus d'une fois son nom a signalé la découverte d'un fait historique enfoui dans la poussière des manuscrits.

"Venez chez-moi, me dit-il, et je vous raconterai un navrant épisode."

Le lendemain, il me narrait ce que j'ai essayé de vous narrer à mon tour. Puis arrivé où j'ai interrompu mon récit, il ajouta :

XI.

"Malvina C*** mourut dix jours après cette scène. Les médecins affirmèrent qu'on lui avait inoculé la petite vérole."

"—Comment cela ?

"—Ne vous souvient-il pas de la piqûre que lui avait faite Oroboa ?

"—Mais...

"—Les Indiens étaient initiés aux secrets de l'inoculation de ce terrible fléau et maintes fois ils s'en servirent pour détruire des tribus entières de leurs ennemis.

"—Que devint la *Flèche-rapide ?*

"—Demandez au flot qui coule, ou au vent qui passe ce qu'il devient."

(Montréal, août 1854.)

MONTRÉAL:

JOHN LOVELL, IMPRIMEUR, RUE ST. NICOLAS.

LAS.